

Philippe LEFEBVRE est dominicain. Il enseigne l'Ancien Testament à la faculté de théologie de l'université de Fribourg. Parmi ses publications, signalons *Le Messie en famille. Saül, David et leur entourage* (Lumen Vitae, 2000), *Livres de Samuel et récits de résurrection et La Vierge au livre. Marie et l'Ancien Testament* (Cerf, 2004), enfin *Un homme, une femme et Dieu. Pour une théologie biblique de l'identité sexuée*, en collaboration avec Viviane de Montalembert (Cerf, 2007).

## Philippe LEFEBVRE

### Marinades de péripécopes sur leur lit de saveurs

#### 1. Paradis : visite gourmande.

Au paradis, Dieu convie l'homme à un festival de goûts : « De tout arbre du jardin tu mangeras » (Gn 2,16). On sait que ce jardin mirobolant, planté par Dieu lui-même, abonde en essences de choix. S'approcher de « tout arbre » pour y recueillir sa provende régale donc tous les sens : la vue, l'odorat, le toucher, avant de déployer le goût. L'ouïe même n'est pas oubliée : les psaumes parleront des arbres qui battent des mains quand Dieu les approche<sup>1</sup>.

1. Et Dieu déclenchera un jour pour David, comme coup d'envoi d'un combat décisif, « un bruit de pas dans la cime des mûriers » (2 S 5,24).

#### Goûter de tout.

Dieu a déposé l'homme dans le jardin « pour qu'il le travaille et le garde » (Gn 2,15). En assumant cette charge, l'humain imite donc son créateur qui s'est manifesté jusque-là comme le premier horticulteur. Le Seigneur en effet a pris soin de ce parc superbe et a initié l'homme comme un maître éduque son apprenti<sup>2</sup>. Il a créé l'homme d'abord, puis planté les arbres ensuite, comme pour inviter cet humain nouvellement formé à s'imprégner de ses gestes d'artisan divin et à les reproduire quand le temps serait venu.

2. Cf. Maître et disciple.

← William BLAKE, *La tentation et la faute*, 1808, illustration pour le «Paradis perdu» de Milton, Musée des Beaux-Arts de Boston.

Aussi, l'exhortation à « manger de tout arbre » ne résonne-t-elle pas comme une permission débridée, mais bien comme un engagement proposé à un humain en train de se responsabiliser. Manger dès lors n'est pas une fête anarchique et sans but ; c'est une exploration, une découverte, une formation du palais, du ventre, du goût. On connaît, selon la Bible, en ayant part à ce qu'on cherche à connaître. C'est au point qu'un psalmiste osera dire un jour : « Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur » (Ps 34).

### **L'apprenti dégustateur.**

Dieu assortit la visite gourmande du jardin d'une interdiction : « Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras » (Gn 2,17). Comme nous venons de le voir, le jardinier divin a ouvert l'Éden à l'homme, l'instituant comme son successeur pour continuer à cultiver ce verger de délices. Il l'a aussi adoubé « *taste-plante* », goûteur de tout ce que les arbres produisent. On ne peut donc tout à fait entendre la prohibition concernant l'arbre de la connaissance comme l'interdit arbitraire d'un Dieu jaloux. Dieu fait participer l'homme à son œuvre, lui inspire le goût du labeur et la passion des saveurs. Il a de plus fait pousser bien en vue l'arbre de la connaissance : que veut-il alors signifier par l'anathème posé sur ce fleuron du paradis, une disposition qui semble si opposée à son style général ?

***Le jardinier divin a ouvert l'Éden à l'homme et l'a aussi adoubé « taste-plante »***

Redisons-le : Adam a débuté comme compagnon horticulteur, il a escorté le Dieu patron et a gravi les échelons de son initiation ; puis il est passé maître paysagiste. L'évocation de cette étape majeure est même assez solennellement exprimée : « Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder » (Gn 2,15). Par ces mots, s'esquisse l'idée d'une équivalence entre Dieu et son disciple (il le prit) et l'image d'une intronisation (il l'installa). Tout cela a demandé du temps : le temps de la pousse des arbres, celui des gestes à faire dans le jardin aux périodes opportunes, celui de la formation à recevoir, celui de la découverte : tous les arbres sont à tester.

Bientôt, une autre saison commencera : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je vais lui faire une aide qui sera en face de lui » dit le Seigneur (Gn 2,18). Cette « aide » mystérieuse ne viendra pas tout de suite : il faudra qu'Adam nomme les animaux d'abord, une activité à laquelle Dieu assiste en visiteur assidu « pour voir comment il les appellerait » (Gn 2,19). L'homme s'acquitte de sa mission et ne trouve pas parmi eux l'aide promise, ce qui est plutôt une bonne conclusion. Dieu le plonge alors dans un sommeil chirurgical pour lui ôter une côte qu'il « bâtit en femme » (Gn 2,21-22). Chaque étape en son temps.

3. De même, avant que sa femme soit conduite vers lui, l'homme n'est pas seul. Disons qu'il est seul, mais avec Dieu - ce qui n'est pas être tout à fait seul ! Pour rencontrer cette femme qui vient, il a déjà l'habitude de la rencontre avec le Seigneur, son créateur et son mentor.

4. Cette acception a elle-même une double signification, comme dans notre expression française : un aliment a du goût - entendons qu'il diffuse ses saveurs - et un mangeur a du goût : il possède un sens gustatif développé.

5. David bénit ainsi Abigaïl pour son discernement, son bon goût (*ta'am*), qui a empêché qu'un massacre soit perpétré. Elle a pris les bonnes décisions au bon moment.

6. L'expression est traduite habituellement et à juste titre par « il simula la folie ». La phrase sur « le changement de goût » de David est reprise pour donner son titre au psaume 34, celui qui, au moyen du même verbe, propose au v. 9 de « goûter » à quel point le Seigneur est bon. Cette formule s'éclaire par le début du psaume : « sa louange sera constamment dans ma bouche » (Ps 34,2). Comme Dieu « habite les louanges d'Israël » (Ps 22,4), « avoir sa louange à la bouche », c'est absorber Dieu et en sentir le goût.

### Savant ès saveurs.

Ce qui est différé manifeste que le monde de Dieu n'est pas une société de consommation où l'on disposerait de tout et de tous, tout de suite et sans question. L'arbre de la connaissance aux fruits interdits correspond parfaitement aux logiques de ce monde qui émerge, lentes et pleines de sens. Ce qui n'est pas donné maintenant le sera peut-être plus tard, comme en témoigne cette femme, énigmatiquement annoncée, que Dieu, un jour, « amène vers l'homme » (Gn 2,22). Adam est jardinier ; il apprend au quotidien dans le parc qu'il n'est pas possible de forcer la croissance. Un fruit trop vert doit mûrir encore ; le cueillir, c'est porter la main indûment sur une promesse qu'on ne laisse pas arriver à son plein.

S'il est privé de l'arbre de la connaissance, l'homme vit-il dans l'obscurité d'une sottise incurable ? Non, il côtoie Dieu dont il suit les cours édéniques, et puis il se déploie dans ce parc où il règne<sup>3</sup>. Tout arbre est à manger : voilà une source de connaissance chaque jour disponible. Dans la Bible, comme en d'autres cultures, on a expérimenté qu'on apprend en mangeant. Pensons aux latins pour qui le verbe *sapere* signifie à la fois « avoir du goût »<sup>4</sup> et « s'y connaître en un domaine, comprendre ». En hébreu, le même substantif, *ta'am*, signifie le goût, mais aussi le discernement, le « *feeling* »<sup>5</sup>. Quand David se retrouve chez les Philistins et constate que cela peut être dangereux pour lui, il « change de goût » selon l'hébreu et contrefait la folie. Il fait en sorte qu'on ne puisse plus le « sentir », qu'on ne « digère » plus ses incartades, et il se fait renvoyer (1 S 21,14)<sup>6</sup>.

## **Connaître en faisant connaissance.**

Peut-être Adam n'est-il pas démuni, lui qui, formé par Dieu, peut goûter de tout et se mettre ainsi à connaître. Alors, que serait cet arbre de la connaissance du bien et du mal dont Dieu a interdit l'accès? Il semble récapituler le mouvement même qu'Adam est appelé à déployer chaque jour vers les êtres et vers les choses. On ne les connaît jamais si l'on jette la main sur eux dans l'idée qu'on les maîtrisera. Adam peut manger de tout arbre du jardin, il cultive ce jardin et le préserve quotidiennement: il est ainsi placé par Dieu dans les conditions du vrai connaître. En goûteur consommé et en arboriculteur entendu, il sera amené à choisir en connaissance de cause ce qu'il veut et peut manger: de tel arbre il ne conviendra pas de prendre quoi que ce soit en cette saison; sur tel autre, on pourra prélever des feuilles; chez tel autre, ce sera l'écorce qui fournira le meilleur aliment; pour tel autre encore, il faudra fumer les racines afin qu'il donne sa mesure.

La connaissance du bien et du mal, qui paraît refusée dans l'arbre du même nom, est donnée dans les milliers d'autres arbres en compagnie desquels il est permis de vivre. Auprès d'eux on apprendra à recevoir, à déguster selon les règles de l'art, sans mainmise, à faire connaissance. On approche de l'énigme de l'arbre de la connaissance en vivant dans le réel proposé: selon qu'il se donne, on le savoure.

## **Le fast-food du serpent.**

L'art perfide du serpent consiste à persuader les humains que Dieu leur a refusé quelque chose, comme si connaître se résumait à s'emparer d'un « objet d'étude » extérieur à soi, que l'on pourrait faire tomber tel quel dans son escarcelle. Là où Dieu avait parlé d'arbres à manger, le serpent focalise l'attention sur un fruit. Finie la riche réalité de l'arbre qui donnait sens à chacune de ses parties, oubliée la variété du verger qui suscitait une faim de découvertes<sup>7</sup>. Le serpent fait croire à l'état de manque, alors que tout dit l'abondance et la vie multiforme dont on peut se délecter.

7. Maître ès abstractions.

***La friande plénitude laisse place à une pénurie de mots et de mets.***

Le serpent n'a pas d'appétit, il est pingre. Son mode est l'éclipse, la défection : d'abord, il ne se présente pas (qui est-il ? au nom de qui s'exprime-t-il ?), et puis il parle de Dieu comme d'un absent - ce Dieu pourtant présent, qui fera bientôt sa promenade journalière dans le parc. La femme se laisse prendre à ses arguties et l'homme se tait : il mange du fruit sans dire une parole. La friande plénitude laisse place à une pénurie de mots et de mets. Avec le serpent, tout va vite : pas de propos échangés entre les convives, pas d'invitation de celui dont on parle. « Tout arbre » que l'on pouvait manger, qui est un monde en soi aux saveurs longues en bouche, laisse place à un plateau-repas portant un fruit qui passe pour la solution désirable à tous les problèmes. Navrant.

**2. Débordements gustatifs dans un monde chétif.**

Le serpent a injecté ses conceptions malignes et malingres dans le monde. Mais heureusement, tous n'y croient pas tout à fait. Dans la suite de la Genèse, et dans bien d'autres livres bibliques, les récits manifestent comment certains personnages demeurent au parfum du paradis. Dans des situations où la stérilité, la famine, la dureté des rapports humains semblent l'emporter, ils conservent un goût de plénitude, un instinct des saveurs riches. C'est en vertu de cette science, parfois bien enfouie, qu'ils refusent les logiques de disette comme si elles devaient s'imposer comme le régime normal de la réalité. Non qu'ils soient épargnés par les carences alimentaires ou affectives ; mais ils ont la connaissance - venue d'où ? - qu'on ne remédie pas au manque en s'y conformant de manière définitive. Dans le monde imbuvable, ils pressentent qu'une source délectable jaillit quelque part. En cela, ce sont des résistants.

**Plat de résistance.**

Regardons Joseph dont l'histoire remplit le dernier quart de la Genèse (Gn 37 et 39-50). Sa fratrie est fournie : il a onze frères et une sœur, nés du même père et de quatre mères différentes. Joseph vit apparemment une vie intense : il raconte ses rêves

grandioses en famille, ce qui accroît l'inimitié que ses frères lui vouent (Gn 37,5-11). On connaît la suite : envoyé par son père, le vieux Jacob, pour rejoindre ses frères qui gardent les troupeaux, Joseph est menacé de mort par ce groupe d'hommes violents<sup>8</sup>, il est finalement vendu par eux comme esclave et aboutira en Égypte. Les frères font passer Joseph pour mort auprès de leur père. Joseph, lui, poursuit un chemin improbable. Devenu esclave d'un dignitaire égyptien, il est vite promu chef du personnel. Calomnié par la femme de son patron qui l'accuse d'avoir voulu la violer, il est remis en prison (Gn 39). Il y rencontre deux compagnons d'infortune, des ministres disgraciés dont il interprète les songes (Gn 40). Amené enfin devant Pharaon qui a lui-même été visité par des rêves indéchiffrables, Joseph au nom de Dieu les lui explique et il est propulsé vizir du royaume (Gn 41). Or, Joseph n'a pas seulement fait l'exégèse correcte des songes de Pharaon, il a indiqué la marche à suivre pour la survie de l'Égypte et des contrées alentour dans les années à venir. Il y aura en effet sept années d'abondantes moissons, suivies de sept années de vaches maigres ; il conviendra donc de faire des réserves en temps d'abondance pour avoir de quoi subvenir aux besoins pendant la période de famine.

Joseph est un nourricier. L'abondance des céréales qu'il fait récolter, accumuler, puis répartir est comme sa marque de fabrique. « Joseph plaça les vivres dans les villes, à l'intérieur de chaque ville les vivres de la campagne environnante. Il amassa du blé comme le sable de la mer ; la quantité en était si considérable qu'on cessa de compter, parce que c'était impossible » (Gn 41,48-49). C'est d'ailleurs dans cette ambiance de profusion qu'il engendre deux fils avec son épouse égyptienne : Manassé et Éphraïm, le nom de ce second enfant vient d'une racine qui signifie « fructification », « fécondité ».

### **Le débordement nutritif : réponse aux râleurs et aux radins.**

Lors de la famine qui s'abat sur le monde, les frères de Joseph partent en Égypte pour s'approvisionner<sup>9</sup>. C'est là qu'ils retrouvent leur frère, après maintes péripéties. Joseph se donne en fait à reconnaître à eux, après maints détours. Il leur fait alors part de sa « lecture » de leur histoire, en mentionnant trois fois d'affilée son interprétation pour en souligner l'importance (Gn

8. Les frères mangent autour de la fosse dans laquelle ils ont jeté Joseph. Sorte d'anti-repas où la convivialité est trouée par cette citerne où Joseph a été précipité.

9. C'est Jacob leur père qui les pousse à se rendre en ce pays de cocagne : « Pourquoi restez-vous là à vous regarder les uns les autres? (...) Descendez en Égypte... » (Gn 42,1). Expression significative du monde rabougri et autarcique où vivent les frères.

***Le travail incessant de Dieu consiste à subvertir l'exclusion et le rationnement en prodigalité répandue.***

45,5-8) : « Dieu m'a envoyé en avant de vous pour vous assurer un reste dans le pays et pour vous permettre de rester en vie, par une grande délivrance » (Gn 45,7). Aux dires de Joseph, les frères, même par leur projet violent, n'ont fait que travailler à l'œuvre de Dieu qui est le don de la profusion. De même, quand Jacob envoyait son fils Joseph auprès de ses frères (le verbe « envoyer » est deux fois mentionné en Gn 37,13-14), c'était Dieu qui envoyait le jeune homme. Joseph reprend d'ailleurs ce verbe, assimilant ainsi les aléas de son parcours à une mission divine (Gn 45,5.7-8).

Le fils envoyé par un père qui est peut-être Dieu, le fils qu'on a dit mort et qui n'est pas mort, ouvre désormais à tous, à ses frères meurtriers aussi, la source intarissable de sa subsistance. Comme le dira encore Joseph à ses frères à la fin de sa vie - et du livre de la Genèse : « Vous aviez médité le mal contre moi, Dieu a médité d'en faire du bien, afin de réaliser ce qui arrive en ce jour : faire vivre un peuple nombreux » (Gn 50,20). Cette parole essentielle marque donc que l'abondance créée par Dieu au commencement est toujours à l'ordre du jour. Ce qui devait être manque (le meurtre projeté, l'esclavage infligé, la famine mondiale) se retourne en foisonnement et en libéralité.

Joseph, à la fin de la Genèse, est un fils d'Adam qui, selon ses propres paroles, a suivi le chemin de Dieu tout au long de sa vie. Il a acquis la connaissance du bien et du mal, en collaborant à ce travail incessant de Dieu qui consiste à subvertir l'exclusion et le rationnement en prodigalité répandue. Et tel est le bien : « Faire vivre un peuple nombreux ».

**Abondance : la marque de Dieu.**

L'abondance et la qualité des nourritures deviennent dans la Bible des caractéristiques de la relation avec Dieu : le Seigneur tient table ouverte, et cette table est bien garnie ; ses amis à leur tour savent régaler Dieu et ceux qu'il envoie. Dans un chapitre ancien et célèbre du livre d'Isaïe, le Seigneur convie tous les peuples « à un banquet de mets succulents, un banquet de vins vieux, de mets succulents, plein de moelle, de vins vieux, clari-

fiés » (Is 25,6). Dans une partie plus récente du livre, le même type d'invitation est renouvelé : « Holà ! vous tous qui avez soif ! Venez vers l'eau, même celui qui n'a pas d'argent ! Venez, achetez et mangez, venez acheter du vin et du lait, sans argent, sans rien payer ! (...) Écoutez-moi donc et mangez ce qui est bon, et vous vous délecterez de mets succulents » (Is 55,1-2).

Le premier passage cité appartient à une partie du livre que l'on appelle traditionnellement l'apocalypse d'Isaïe : il semble en effet viser des temps ultimes où toutes les nations seront convoquées sur la montagne du Seigneur et se délecteront d'un buffet gratuit et gigantesque. Que les temps d'accomplissement soient occasion de festins plantureux, aux mets choisis, c'est une conception qui persistera dans la Bible. Jésus parlera encore du royaume comme d'un banquet de noces que les invités attirés boudent et pour lequel sont finalement réquisitionnés tous ceux qui le veulent (Mt 22,1-14).

Lors d'une prédication fameuse, Jésus s'écrit à Jérusalem : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! Celui qui met sa foi en moi - comme dit l'Écriture - des fleuves d'eau vive couleront de son sein » (Jn 7,37-38). Le double mouvement apparaît bien ici : l'abondance est répandue dans les deux sens ; celui qui s'approche du Christ reçoit gracieusement cette eau dont parlait Isaïe, et à son tour il deviendra source pour beaucoup d'autres. Jésus prononce ces paroles au dernier jour de la fête des tabernacles<sup>10</sup>, la dernière fête de pèlerinage qui amenaient les Juifs à Jérusalem. Cette solennité d'automne qui durait huit jours célébrait les dons reçus par Dieu, en particulier les raisins que l'on venait de vendanger ; elle donnait lieu à des réjouissances et à des repas pris sous les tentes qui donnent leur nom à la fête<sup>11</sup>.

10. On appelle encore cette célébration la fête des tentes ou des huttes. Ce sont autant de traductions possibles de tabernacles, terme issu d'un mot latin qui lui-même traduit l'hébreu *sukkôt* : « cabanes, abris de fortune ». C'est Lv 23,36 qui indique que la fête est clôturée par un huitième jour. En Israël actuellement, ce huitième jour est aussi celui de Simhat Torah, « la joie de la Torah ». Ce huitième jour qui semble élargir la semaine et la fait déboucher sur l'éternité de Dieu est devenu le dimanche, le Jour du Seigneur, chez les Chrétiens, conçu comme le jour supplémentaire à la semaine, terminée chez les Juifs par le samedi, le sabbat.

11. Voir Lv 23,34-36 et 42-43, ainsi que Dt 16,13-15.

### **Boire et manger : signes tangibles du royaume.**

Lors de son dernier repas, Jésus partage à ses disciples des mets exceptionnels : son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin. Il dit alors aux siens : « Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce produit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai avec vous, nouveau, dans le royaume de mon Père » (Mt 26,29). L'avenir est donc au vin d'honneur ! On interprète parfois

12. Voir aussi en Jn 21,9-13 le repas de pain et de poissons préparé par Jésus.

ces propos de Jésus comme l'annonce de la fin des temps. Mais des évangélistes, comme Luc et Jean, ont choisi de les rendre actuels dès que Jésus ressuscité rencontre les siens. Il demande de la nourriture et mange devant et avec eux : le pain à Emmaüs, du poisson grillé ensuite quand il apparaît au groupe des disciples (Lc 24,30, puis 41-43)<sup>12</sup>. De fait, dans les Actes des apôtres, Pierre donnera comme un témoignage de la qualité apostolique le fait d'avoir « mangé et bu avec [le Christ] après qu'il s'est relevé d'entre les morts » (Ac 10,41).

***L'avenir est donc au vin  
d'honneur !***

Le livre de l'Apocalypse annonce dans ses chapitres finaux le banquet qui vient : « Heureux ceux qui ont été appelés au dîner des noces de l'Agneau » (Ap 19,9). Une des dernières visions est celle de la ville sainte : le fleuve de vie la traverse, l'arbre de la vie « donne son fruit chaque mois » et ses feuilles sont un remède qui guérit les nations (Ap 22,1-2). Enfin, la dernière exhortation avant les quatre versets conclusifs appelle les assoiffés, en reprenant Isaïe : « Que celui qui a soif vienne. Que celui qui veut prenne de l'eau de la vie, gratuitement » (Ap 22,17).

### **3. Manger et boire pour de vrai !**

Tous les exemples que l'on vient d'effleurer pourraient amener à penser que le sens ultime de ces aliments, de l'acte même de manger et de boire, est allégorique. Le vin nouveau du Royaume dont parle Jésus exprimerait en fait la joie finale de la victoire sur la mort et la jouissance de la présence de Dieu ; l'eau donnée à ceux qui ont soif renvoie à l'Esprit saint, selon l'interprétation même de l'évangile de Jean. Faut-il renoncer à la gourmandise, sous prétexte que la nourriture est métaphorique ?

#### **Métaphores ?**

Dans la Bible, le réel rattrape la métaphore tôt ou tard. Bien sûr, boire l'eau vive est une manière d'évoquer comment le Saint Esprit est reçu par ceux qui l'attendent. Mais les mots boire et manger renvoient toujours à une expérience de la chair. L'Esprit est figuré par l'eau, la joie du royaume par le vin ; cela dit, l'Esprit pénètre bel et bien dans les fibres de notre corps, il

inonde physiquement et imprègne la chair ; la vie du royaume coule en nous avec des effets physiques que l'on peut confondre à première vue avec ceux d'un vin capiteux. Quand l'Esprit saint descend avec force sur les apôtres et sur Pierre, celui-ci doit s'expliquer devant la foule étonnée ; certains les accusent d'avoir bu et Pierre de préciser dans l'exorde de sa prise de parole : « Ces gens ne sont pas ivres comme vous le supposez, car ce n'est que la troisième heure du jour » (Ac 2,15).

D'autre part, une des manifestations de la présence de Dieu est la propension, chez ceux qui la reçoivent, à nourrir et à régaler les autres. Jésus en témoigne lui-même dans la grande mise en scène dite du jugement dernier (Mt 25,31-46). Le Fils de l'homme dira aux humains de toutes nations réunis à sa droite : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire » (Mt 25,35). Devant leur étonnement, il s'expliquera alors : « Chaque fois que vous l'avez fait à un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25,40). Un acte du royaume, même s'il s'ignore comme tel, est donc de procurer nourriture et boisson à celui qui en a besoin : métaphore ? Réalité plutôt de la vie incarnée au service de laquelle certains se mettent, tandis que d'autres lui font faux-bond.

***Une des manifestations de la présence de Dieu en l'homme est la propension à nourrir et à régaler les autres.***

### **Veau gras et galettes chaudes.**

Il faudrait faire une liste des aliments qui apparaissent dans la Bible. Certains sont très présents - le pain et le vin par exemple -, d'autres sont plus rares - les lentilles. Aucun d'eux n'est mentionné pour le simple « effet de réel » ou la note exotique ; tous convient le lecteur à la lecture incarnée des textes dans lesquels ils apparaissent, tous appellent l'intelligence pour qu'elle mijote avec eux et trouve des sens pleins d'arômes.

Quand Abraham reçoit les trois visiteurs qui croisent auprès de son campement, il les invite à se reposer sous les chênes de Mambré. Il leur propose « un morceau de pain » (Gn 18,5) et apporte en fait un festin substantiel. Il a en effet demandé à Sara de pétrir trois *séas* de fleur de farine (entre quarante et soixante

litres) afin de faire des galettes, il a tué le veau gras de son troupeau, un mets de premier choix, et couronne le tout de lait frais et de caillé (Gn 18,6-8). Les trois hommes vont bientôt annoncer à Sara, l'épouse âgée et stérile d'Abraham, qu'elle enfantera un fils des œuvres de son époux. La nouvelle n'est pas encore dite, mais Abraham en a pressenti la puissance. Le repas qu'il apprête, luxueux et excessif, est déjà à la mesure de la promesse à venir.

On notera dans ce passage la mention du premier veau gras de la Bible. Alors que l'hébreu possède un mot attitré pour le veau (*'égel*), on emploie ici l'expression « fils de bovin » (*ben baqar*). Avant que les messagers n'annoncent un fils, le plat principal du repas est un « fils ». Il en va ainsi des aliments bibliques qui, bien souvent, désignent une personne et d'une certaine manière se substituent à elle<sup>13</sup>. Quant aux trois mesures de farine que Sara travaille, elles constituent un matériau abondant. Les galettes confectionnées sont sans doute cuites sous la cendre<sup>14</sup>. Le pétrissage de la pâte à l'intérieur de sa tente auquel Sara procède peut aussi suggérer la conception et la gestation mystérieuse qui vont bientôt commencer en elle ; on les évoque volontiers dans diverses cultures par des images de préparation culinaire<sup>15</sup>. Le veau gras (le « fils de bovin ») du père et le pain abondant de la mère annoncent le fils, Isaac, avant que les messagers aient parlé.

En référence à ce passage, l'évangile de Luc, dans la célèbre parabole du fils prodigue (Lc 15,11-32), parle d'un veau engraisé que l'on prépare quand le fils perdu est enfin trouvé (le texte ne dit pas « retrouvé » comme on le traduit souvent : Lc 15, 32). Dans l'évangile de Matthieu, le royaume de Dieu est comparé à une femme qui cache dans<sup>16</sup> trois mesures de farine du levain, jusqu'à ce que l'ensemble lève. L'image est bien sûr reprise des préparatifs de Sara. Le levain qui donne corps à la pâte, qu'est-ce, sinon le Fils lui-même qui transforme la monde dans lequel, en devenant homme, il s'est « caché » ?

### Faim sans fin.

Terminons sur un mets céleste venu parmi les humains : la manne (la première mention figure en Ex 16). C'est la nourriture que Dieu faisait pleuvoir pour son peuple au désert et dont

13. Cette façon de faire éclaire la logique du geste eucharistique de Jésus : les aliments qui sont la personne.

14. La Septante (la traduction grecque de la Bible hébraïque élaborée aux 3<sup>ème</sup> - 2<sup>ème</sup> siècle avant notre ère) traduit par *enkruphias*, « pain caché », terme qui désigne en grec un type de pain cuit sous (caché dans) la cendre.

15. L'anglais dit familièrement « avoir un petit pain dans le four » pour désigner la grossesse.

16. L'expression « cacher dans » fait allusion au nom grec des galettes faites par Sara : « les pains cachés », littéralement les « cachés dedans ». Voir note précédente.

la description gastronomique est donnée en Nombres (11,7-9) : « Elle ressemblait à de la graine de coriandre, elle avait l'apparence du bdellium [qui est une gomme résineuse] ». Les Hébreux la recueillent et l'apprêtent pour en faire des galettes (on les retrouve) : « elle avait le goût d'un biscuit à l'huile ». Le livre de la Sagesse médite sur ce qu'il appelle « une nourriture d'anges », « un pain tout préparé ». Or, selon notre livre, ce pain – entendons : la manne – avait la capacité « de procurer tous les délices et de satisfaire tous les goûts » ; « s'accommodant au goût de celui qui l'emportait, elle se changeait en ce que chacun voulait » (Sg 16,20-21). Cet aliment donné en abondance pour chaque jour correspond donc à ce qui est le plus succulent pour chacun.

Cette réflexion, dans la tradition chrétienne, a servi à penser deux sortes d'aliments exceptionnels : le corps du Christ et la Parole de Dieu. Comme la manne, disent des Pères et des mystiques, ils sont donnés en abondance, ils ont un goût merveilleux et s'adaptent à chacun en offrant le meilleur que chacun peut supporter aux différentes étapes de sa vie.

En vérité, « goûtez et voyez comme est bon le Seigneur ! ».

**Philippe LEFEBVRE**